

J'aimerais savoir à quelle heure sera l'été...

On m'avait pourtant prévenu. Tout le monde ou presque m'avait mis en garde : « Tu verras, c'est vraiment pas facile à trouver... »

J'avais acquiescé, écoutant d'une oreille distraite les indications que les uns et les autres me donnaient, persuadé en mon for intérieur qu'il n'y aurait aucun problème... Qu'une fois en situation je n'aurais qu'à me fier à mon intuition... Ce matin, en partant, je n'avais d'ailleurs même pas pris la peine de jeter un œil sur un plan ou de vérifier l'adresse... Il n'y avait aucune raison pour que je ne parvienne pas à la trouver cette usine !

Dès le début, pourtant, les choses se sont mal embarquées. Parti très en retard, j'ai quitté la rocade beaucoup trop tôt, et je me suis retrouvé sans le vouloir en plein cœur de la ZFU (la zone franche urbaine pour les non-initiés...), sans plus aucune possibilité de rejoindre la voie rapide.

J'ai tourné un bon moment autour des entrepôts déserts et des immeubles de bureaux qui s'étendaient à perte de vue, puis comprenant que je n'y arriverais pas, j'ai ralenti devant un arrêt de bus.

Le ciel était lourd et blanc comme un sac de ciment et une dizaine de personnes, emmitouflées dans des doudounes et des blousons rembourrés pour lutter contre le froid vif, attendaient un bus qui visiblement n'arrivait pas...

Je leur demandai mon chemin et devant la forêt de doigts qui tout à coup se leva, m'indiquant chacun un chemin différent, je sentis un certain découragement m'envahir... J'étais attendu pour le déjeuner à l'Usine et à mon avis, vu l'heure, mes hôtes avaient déjà entamé les crudités...

Après avoir traversé en tous sens les ZUS (zones urbaines sensibles...), qui regroupent les quartiers sud de la ville le long de la route d'Espagne, et zigzagué un peu au hasard entre

les ZA (zones artisanales...) et les ZAC (zones d'activité commerciale...) qui entourent Toulouse et la séparent des villes-satellites qui gravitent autour d'elle, j'ai enfin atteint Tournefeuille. C'était déjà ça. Il ne me restait plus qu'à trouver cette satanée usine. Si je ne traînais pas trop, je devais pouvoir arriver pour le fromage ...

De mémoire, je me souvenais qu'il fallait traverser la ville et prendre la direction de la Zone Industrielle (ZI pour les initiés...) ...

A partir de là l'Usine était indiquée et, avec un peu de chance, j'y serais bientôt.

Je pris à gauche au premier rond-point, à droite au deuxième, de nouveau à droite au troisième... Sur le premier était plantée une palmeraie miniature. Sur le second une oliveraie. Sur le troisième un paysage typiquement provençal...

C'est quand je me suis aperçu que pour la deuxième fois j'étais revenu exactement sur mes pas, que j'ai compris qu'en effet ça n'allait pas être facile du tout.

Soit un mauvais plaisantin s'appliquait à me faire tourner en bourrique. Soit vraiment je n'étais pas dans mon assiette aujourd'hui.

Si je ne me faisais pas aider, non seulement j'allais être privé de dessert, mais j'allais y mettre la journée.

Car ils avaient raison ces cons. Elle était vraiment pas facile à trouver leur putain d'usine !

Deux jeunes gars, assis sur leurs scoots, discutaient sur le bord de la route, et je m'arrêtais lentement à leur hauteur.

« L'Usine... ? C'est une boîte, non... ? Eh ! tu connais, toi, une boîte de nuit dans le coin qui s'appelle l'Usine ? Non, franchement, on voit pas... »

Une femme, plus loin, promenait son toutou sur le carré d'herbe rase consacré à cet effet.

« Vous voulez parler de la déchetterie sans doute... ? »

Un vieux, qui venait d'on ne sait où, et allait on se demande bien où... tant rien à l'horizon ne semblait en vie, traversa devant moi au passage clouté. Je le rejoignis et de nouveau lui demandait s'il savait où se trouvait l'Usine.

« Mais il y a longtemps qu'il n'y en a plus d'usines par ici, jeune homme. Très longtemps. La globalisation, tout ça, vous connaissez ? Les usines, maintenant, elles se trouvent en Tunisie, en Roumanie, en Mandchourie... »

Il était dit que je ne déjeunerai pas aujourd'hui.

L'usine ! C'était un drôle de mot en effet. Déjà ancien, vieilli en tout cas. Presque vieux. Curieusement, c'est un mot qui me faisait penser à mon père. Un mot de son époque. La glorieuse époque des belles et grandes usines à Papa.

Dieu sait pourtant si mon père a tout fait pour ne jamais finir à l'usine. Jeune, il avait voulu devenir jockey. Il n'était pas très grand, pas très gros non plus, mais encore trop pour le métier, et il avait dû se contenter, non sans plaisir, d'une carrière de turfiste. Il jouait tout le temps, dépensant tout ce qu'il avait et bien sûr très souvent ce qu'il n'avait pas... Ma mère, une fois, avait réussi à ce qu'il se fasse embaucher dans un atelier, c'était chez Schneider, sur une chaîne qui montait les tubes des énormes téléviseurs noir et blanc de ces années-là. Il s'était fait renvoyé au bout de trois jours, au motif qu'on l'avait surpris durant la pause repas en train de sauter la secrétaire du patron dans les vécés...

C'est la seule fois je crois qu'il a travaillé dans une usine. Par la suite, il est devenu boucher charcutier, mais c'est une autre histoire...

Désespéré de l'homme, je décidai de m'en remettre à la technologie.

Tout seul, je n'y arriverais pas. Je devais m'appuyer sur le progrès, qu'on a d'ailleurs inventé pour ça. Je me suis arrêté sur le bas-côté, j'ai mis mon warning, et j'ai commencé à installer le GPS que mon beau-frère m'avait offert le Noël précédent, et que je n'avais

toujours pas déballé de son emballage, tant je déteste ce genre de gadgets sophistiqués et indéniablement prétentieux.

Après une bonne heure de manipulation, et pas mal de jurons, j'ai fini par renoncer... Je n'aimais pas ce genre d'objets et je crois qu'ils me le rendaient bien.

Si je devais finir par arriver à l'Usine, ce serait peut-être après avoir traversé dix fois la ville, après avoir fait une à une toutes les entreprises de la zone, après avoir tourné en rond tout l'après-midi, mais j'y arriverais comme je l'avais prévu, à l'instinct, à l'intuition...

Je savais que l'Usine... était une drôle d'usine, qu'on y fabriquait de curieuses machines, qu'on y confectionnait avec une précision de dentelière des manèges sidérants, des monstres épatants, des mécanismes détonants... qui crachaient du feu, de l'eau ou de la neige...

Mais je ne m'attendais pas à ce spectacle. A ce cimetière de ferraille, à cette pyramide hétéroclite, à cette caverne d'Ali Baba à ciel ouvert.

Tout à coup il se mit à pleuvoir, à pleuvoir de plus en plus fort sur la montagne de bidons qui m'entourait et la pluie, comme le chante la chanson, se mit littéralement à faire des claquettes dans ma tête.

Inutile de préciser qu'à la Cantine plus personne ne déjeunait depuis longtemps, et que mes hôtes étaient en pleine répétition.

J'avais été chargé par la ZUT (zone urbaine textuelle...) d'entrer en contact avec le GdRA (groupement de recherche artistique...) afin de voir s'il était possible de communiquer entre nous, d'échanger nos mots et nos mouvements... et d'essayer d'en faire quelque chose...

Le moins qu'on puisse dire c'est que ça commençait mal. Ou du moins par un rendez-vous totalement et lamentablement manqué.

Pour me donner bonne conscience, sans doute, j'ai demandé où se trouvait la salle, mais celle-ci comme je le prévoyais était fermée. Après un instant d'hésitation, sans que je ne sache vraiment pourquoi, j'ouvris la porte le plus doucement possible... Le plateau était plongé dans le noir et un homme, au loin, torse nu, répétait pour lui-même : *J'aimerais savoir à quelle heure sera l'été... J'aimerais savoir à quelle heure sera l'été...*

C'était impossible d'entrer sans les déranger et je décidai de visiter les lieux en attendant qu'ils aient fini.

La Ménagerie elle était ouverte et installé sous la yourte j'ai visionné pendant un moment des dessins animés dont les héros étaient des poules ou des poilus de la Grande Guerre en pâte à modeler. A la Costumerie, j'ai regardé les robes de mariée légèrement fanées et jaunies en pensant très fort à ma mère et les dizaines de valises suspendues au plafond en pensant à mon père et à ses incessants départs... Je n'ai pas osé déranger les P'tites d'en face et les Thérèse qui avaient l'air afférées, mais sans doute aurais-je dû.

Lorsque enfin j'ai pénétré dans la grande Halle, je n'ai vu que lui. Je n'ai vu que le cheval ! L'immense et terrifiant cheval de fer !

Ce n'est d'ailleurs plus tout à fait un cheval. C'est un éléphant ! Un autobus !

Tellement grand, tellement impressionnant que devant lui j'avais tout à coup la taille d'un petit garçon.

Que tout à coup j'étais tétanisé. Tétanisé comme je l'étais devant mon père, enfant, quand il me grondait, ou qu'il hurlait après ma mère, parce qu'il était tard, que nous voulions dormir et que lui voulait continuer à jouer au poker avec ses potes...

Quand je suis revenu à moi, un moment après, j'étais accoudé au comptoir de la Cantine, une cigarette dans une main et une bière fraîche dans l'autre... Autour de moi, des techniciens riaient à voix haute en buvant un pastis plus jaune que le soleil... De jeunes

comédiennes allaient et venaient d'un pas agile... Du regard je cherchais les gars du GdRA, mais ne les ayant jamais vus auparavant, j'avais peu de chance de les trouver dans l'attroupement de plus en plus consistant qui se pressait autour du comptoir enfumé...

Le mieux, je crois, c'était que j'attende qu'un de mes voisins de zinc me demande à l'improviste : *J'aimerais savoir à quelle heure sera l'été...*

C'est en me levant pour aller pisser, que j'ai vu le campement derrière la baie vitrée.

Je me suis arrêté sur place et collant mon visage contre la vitre, j'ai essayé de deviner dans la nuit noire le plus de détails possibles.

Le temps de mon séjour à l'Usine, j'allais dormir dans l'une de ces roulottes... sous les étoiles... au milieu des machines, des manèges et des monstres...

Le sommeil ce soir-là me prit comme il prend les enfants, d'un coup, en douce, comme par derrière...

J'étais un petit garçon, le fils d'un prince peut-être, que des romanichels, des bohémiens avaient enlevé et retenaient prisonnier dans cette mystérieuse roulotte en bois...

Ils espéraient m'échanger contre une forte rançon que mon père, par fierté ou par pingrerie, je ne sais, allait toujours refuser de payer et c'est eux qui au bout du compte allaient m'élever, m'emportant dans leurs voyages à travers le monde, pour une vie qui ne serait pas celle d'un nanti ou d'un héritier, mais celle d'un saltimbanque... qui *aimerait simplement savoir à quelle heure sera l'été...*

Didier Goupil

Résidence de la boutique d'écriture du Grand Toulouse

Décembre 2008 à l'Usine